

Laval théologique et philosophique



ALTHAUS, Horst, *Hegel. Naissance d'une philosophie. Une biographie intellectuelle*; D'HONDT, Jacques, *Hegel. Biographie*

Jean-Luc Gouin

Volume 56, Number 1, février 2000

Expérience et théologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401280ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401280ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gouin, J.-L. (2000). Review of [ALTHAUS, Horst, *Hegel. Naissance d'une philosophie. Une biographie intellectuelle*; D'HONDT, Jacques, *Hegel. Biographie*]. *Laval théologique et philosophique*, 56(1), 183–185.
<https://doi.org/10.7202/401280ar>

◆ recensions

Horst ALTHAUS, **Hegel. Naissance d'une philosophie. Une biographie intellectuelle.** Traduction de l'allemand [1992] par Isabelle Kalinowski. Paris, Seuil, 1999 — Jacques D'HONDT, **Hegel. Biographie.** Paris, Calmann-Lévy (coll. « Les vies des philosophes »), 1998.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel vécut à cheval sur deux siècles. Né à Stuttgart le 27 août 1770, il mourut du choléra à Berlin, capitale de la Prusse, le 14 novembre 1831. Il connut donc, outre la Révolution française et la naissance puis la chute de l'Empire napoléonien, le traité de la Sainte-Alliance de 1815 (Autriche/Hongrie-Russie-Prusse) et les accords consécutifs de Carlsbad en 1820 — lesquels devaient mater pour un temps toute velléité de protestation face au régime politique et social européen de la Restauration (au moins jusqu'à la Révolution de 1848, en dépit des effervescentes Journées de juillet 1830).

Il est difficile aujourd'hui de nous représenter le climat historique et culturel exceptionnel qui prévalait au tournant du XIX^e siècle en Europe. Dans la foulée de ladite Révolution, bien campée dans le siècle des Lumières, et son continuateur/fossoyeur en la personne de Napoléon (« Cette âme du monde concentrée sur un point, montée sur un cheval », ainsi que le décrit Hegel alors qu'il le voit passer sous sa fenêtre à Iéna ce fameux soir d'octobre de 1806), tout ce qui était « pensant » à l'époque (intelligentsia allemande incluse) a vibré religieusement aux sirènes de l'Histoire en marche. « Un splendide lever de soleil » s'était pointé sur l'horizon du monde. Songeons de même un instant à ces Goethe, à ces Schiller, aux frères Schlegel, aux Novalis et aux Jacobi, à ces Humboldt et ces Schleiermacher se fréquentant dans les salons et les universités de Weimar, Berlin ou Iéna la romantique. Songeons à cette période fabuleuse de l'idéalisme allemand qui, en quelques décennies à peine, offrit à l'humanité les plus grands textes de philosophie (Kant, Fichte, Schelling, Hegel et leurs coryphées). Songeons enfin que ces deux derniers ont évolué avec Hölderlin, immense poète, dans les petites et élémentaires salles de cours d'un quelconque *Stift* de Tübingen — miracle aussi probable que la rencontre adolescente et la fraternisation authentique d'un Léonard de Vinci, d'un Einstein et d'un Platon dans un collège de Chibougamau...

Bien que des biographies importantes aient été publiées à ce jour en allemand (dont celle de Rosenkranz dès 1844), voici coup sur coup les deux tout premiers ouvrages du genre désormais disponibles en langue française. Nous avons lu ces mille et quelques pages, qui nous ont fait voyager dans les méandres de sentiments contradictoires. Plus de 165 ans après la mort de l'intéressé, il devenait gênant sinon indécent qu'une véritable biographie française du *Herr Professor* ne fût toujours pas accessible. C'est chose faite, et deux fois plutôt qu'une. Saluons l'événement. D'emblée, le connaisseur regrettera toutefois ne pas assister à de nouvelles révélations eu égard aux travaux déjà parus. Il faudra donc ici chercher l'originalité dans le style et la manière propre des auteurs recensés.

On retrouvera dans ce foisonnement d'informations les ingrédients habituels du genre, de l'anecdote aux grandes décisions prises ou subies par le personnage principal. Une première parti-

cularité, notable, réside dans le caractère tout à la fois biographique et théorique des deux titres. On alterne du détail événementiel à l'analyse circonscrite de textes par ailleurs souvent difficiles du philosophe. Horst Althaus abusera singulièrement du procédé, compte tenu de ses assises philosophiques moins établies que celles de Jacques D'Hondt, lequel est un spécialiste français déjà bien affirmé de l'œuvre hégélienne. En effet, s'il réussit à donner une idée assez claire de certains travaux, le biographe allemand ne parvient que fort laborieusement à nous entretenir des œuvres majeures de Hegel (dont la *Phénoménologie de l'Esprit*, la *Logique* et l'*Encyclopédie*). En revanche, c'est avec un réel bonheur qu'il entre dans le détail journalistique. En outre, le lecteur aura même l'occasion, en quelques pages ici et là, de se familiariser avec les plus marquants épigones du maître (ou pourfendeurs comme Schopenhauer), tels Ludwig Feuerbach, Bruno Bauer, David F. Strauss ou Marx.

Les deux biographies insistent largement sur la « stature politique » du philosophe, et ce dans son œuvre comme dans sa vie personnelle et sociale. De tout temps, depuis que l'on interroge sa réflexion, cette dimension de l'individu nourrit sans désarmer la discussion et les débats chez les hégéliologues et hégéliens de toutes tendances. Or il faut bien admettre qu'en la matière Althaus dérape vers une interprétation qui relève assez nettement du préjugé. De bout en bout de son ouvrage — « La perspective conservatrice qui caractérise les vues politiques de cet universitaire prussien [...] » (p. 13), « l'homme de la Restauration monarchiste de stricte observance, adversaire du libéralisme [...] » (p. 556) — se voit ainsi distillée l'image d'un Hegel « serviteur avéré de la couronne » (p. 300). Les formules assassines se répètent inlassablement. À marteler le même clou dans un pareil nœud de chêne, on tombe hélas dans la caricature. Triste. Pour le moins. L'approche « détective » de D'Hondt se révèle non seulement beaucoup plus nuancée, parce que mieux étayée, mais il parvient à des conclusions carrément symétriques à celles d'Althaus. On n'a pas idée, à nos yeux contemporains d'Occidentaux démocrates, combien il était risqué à l'époque, dans la patrie de Luther, de se déclarer tout bonnement athée ou républicain... Aussi fallait-il pour l'esprit critique et/ou frondeur se montrer extrêmement rusé avec les autorités, de quelque ordre ou niveau qu'elles fussent. D'où chez Hegel des textes qu'il a préféré ne jamais publier de son vivant, ainsi que le tissage d'un réseau privé d'amitiés et de relations auprès de personnalités parmi les plus critiques et contestataires, voire subversives, de l'ordre dit établi de son temps. Sa correspondance personnelle se montre à cet égard très éclairante (nonobstant les passages incompréhensiblement expurgés par Carrère dans sa traduction française des *Briefe*). Il en est de même de ses cours (notamment aux universités de Heidelberg et de Berlin), qui « complétaient » oralement les œuvres éditées dans lesquelles il ne pouvait, sinon en l'emballant soigneusement dans des formulations sibyllines pour contrer la censure, communiquer en toute transparence le fond de sa pensée. Loin du philosophe thuriféraire de l'État, il faut plutôt voir en Hegel l'un des très rares grands esprits du moment à être allés aussi loin dans la dénonciation du « réel concret » de son pays. Dans ses actes comme depuis l'encrier.

Une biographie, c'est aussi le quotidien d'un homme et donc la mise en perspective d'éléments d'ores et déjà (assez bien) connus, mais sous un faisceau d'informations pour leur part beaucoup moins publiques. Sur ce plan, les deux auteurs se rapprochent considérablement. On y dévoile un Hegel d'origine modeste sinon fruste et qui, somme toute, n'a jamais connu une vie facile ou aisée. Si les soucis financiers ne l'ont jamais quitté totalement, il eut également à supporter un assez lourd bagage existentiel. Il perdit sa mère très jeune, sa sœur Christiane Louise perdit pour sa part la raison en 1815, alors que son frère Ludwig trouva la mort (sous les couleurs françaises) dans la dramatique Campagne de Russie de 1812. Le philosophe de l'abstraction... eut par ailleurs un fils naturel avec sa logeuse des années d'Iéna (Ludwig né en 1807, année de parution de la *Phénoménologie*). Il le reconnut sans ambages, mais l'enfant resta pour lui sa vie durant une source de tracas

(et réciproquement, vraisemblablement). Il épousa Maria von Tucher le 16 septembre 1811 à Nuremberg, où elle lui donna deux fils en 1813 et 1814 : Karl et Immanuel (comment ici ne pas penser aux Marx et Kant qui portèrent respectivement ces mêmes prénoms, et entre lesquels incidemment — comme faucille entre *marteau et enclume*...? — se loge historiquement et intellectuellement son œuvre ?). À ses noces, l'homme de 41 ans avait déjà deux fois l'âge... de sa moitié. Dans ces années fort riches en événements privés, le penseur enfantait simultanément, en 1812 et 1813, les deux premiers de trois tomes de l'une des œuvres philosophiques les plus difficiles et les plus pénétrantes de tous les temps : la *Wissenschaft der Logik*.

Hegel n'est pas de ces hommes dont on dit qu'ils furent dès le berceau bénis des dieux. C'est un travailleur acharné qui fréquenta l'école dès l'âge de trois ans pour bientôt y maîtriser le latin, le grec, le français et même l'hébreu. Tite-Live et les Tragiques grecs occupaient déjà son esprit à l'âge où, aujourd'hui encore, on sait à peine lire. Contrairement à Schelling ou Goethe, par exemple, qui semblaient réussir tout ce qu'ils entreprenaient sans avoir l'air d'y toucher, le succès n'est jamais venu simplement à ce philosophe que d'aucuns, et non sans de solides raisons, estiment plus incontournable encore que Platon, Aristote ou Kant.

Bref s'il est opportun et à vrai dire essentiel, pour un connaisseur de l'œuvre hégélienne, de se mettre à la lecture d'une biographie du penseur, reste que pareille activité littéraire peut susciter également l'intérêt du non-hégéliologue, voire du non-philosophe. Car en filigrane c'est à l'histoire générale d'une époque, extraordinaire au demeurant, on l'a dit, que nous nous voyons finalement conviés ici.

Par-delà quelques erreurs ponctuelles mineures (notamment de dates), en particulier chez D'Hondt, et même d'imprécisions de syntaxe quelquefois, il faut en outre regretter dans les deux bouquins l'absence d'un tableau synoptique et chronologique. Pour qui n'est pas vraiment instruit ou familier des acteurs sociaux, des œuvres et des événements principaux de la période concernée, une initiative de ce genre aurait été grandement appréciée. Pour tout autre lecteur aussi du reste. Dommage enfin que Horst Althaus se soit abstenu de donner les références précises des très nombreuses citations qui émaillent son texte (hormis qu'il s'agisse d'une décision malheureuse de la traductrice et/ou de la maison du Seuil). Ainsi et comme par surcroît, il eût été plus aisé pour le lecteur vigilant de ne pas se voir abusé par des extraits tronqués ou cités hors contexte qui, comme c'est le cas en page 590, dénaturent littéralement le libellé original. Au § 342 de la *Philosophie du droit* de Hegel, il faut plutôt lire en effet que : « L'histoire mondiale *n'est pas* la nécessité abstraite et irrationnelle d'un destin aveugle »...

Jean-Luc GOUIN
Bretagne

John AUSTIN, **The Province of Jurisprudence Determined and The Uses of the Study of Jurisprudence**. Introduction par H.L.A. Hart. Indianapolis/Cambridge, Hackett Publishing Company Inc., 1998, xxxii-400 p.

John Austin (1790-1859) n'a connu le succès ni comme avocat, ni comme professeur. Les cours qu'il donna pendant cinq ans n'intéressèrent que les fidèles du cercle de Jeremy Bentham, dont John Stuart Mill. Mais la ténacité de son épouse lui apporta, sinon la gloire, du moins le respect de plusieurs générations de juristes. Elle réussit à faire publier une version augmentée des cours d'Austin sous le titre *The Province of Jurisprudence Determined*. Voici un aperçu de cet ouvrage.